



De par tous les diables ! vous avez raison. (Page 80—Col. 2.)

L'OISEAU DU DÉSERT

XI

L'ISSUE SECRÈTE

(Suite)

Toutes les races de la terre avaient des représentants dans cette assemblée : un Chinois au teint jaune couvoyait un noir de la Tasmanie au visage tatoué ; des Anglais, des Allemands, des Français, des Espagnols, avec leurs costumes caractéristiques, quoique fort délabrés, avaient pris part à ce formidable meeting. Parfois des orateurs improvisés montaient sur des bornes, ou même sur les épaules de leurs camarades, et haranguaient la foule ; mais comme il eût fallu, pour être compris, faire usage d'autant d'idiomes qu'il y avait là de nations différentes, l'immense majorité demeurait insensible à ce flux d'éloquence. Des sentiments communs animaient pourtant ces hommes d'origines et d'habitudes si opposées, et ces sentiments étaient la colère, la haine et le désir de vengeance.

Néanmoins Brissot ne voulait pas se rendre encore.

“ Bah ! dit-il à son compagnon, il s'agit peut-être tout simplement d'envoyer au commissaire des mines une pétition pour obtenir un abaissement de droit sur le prix des licences ou sur la taxe des boissons.

— Vous croyez ? Eh bien, avançons... mais conservons la liberté de nos mouvements et tenez-vous près de moi.”

Ils enfoncèrent leurs chapeaux sur leurs yeux et pénétrèrent dans la foule.

On chuchotait autour d'eux, on se poussait du coude, on leur lançait des regards d'abord étonnés, puis hostiles et menaçants. On ne songeait plus à l'orateur, et, l'agitation gagnant de proche en proche, un murmure sourd s'éleva des rangs pressés des spectateurs. Bientôt les deux amis purent entendre distinctement des voix qui disaient :

“ Oui, c'est Brissot du grand store, le plus dur, le plus avide de tous les marchands... En voilà un qui a pressuré les mineurs ! Il eût laissé mourir de faim un malheureux plutôt que de lui donner un shelling ; aussi a-t-il des millions de dollars déposés à la banque.

— C'est vrai, et jamais coquin n'a mieux mérité qu'on lui appliquât la loi du lynch... Mais que vient-il faire ici ? Nous espionner sans doute et nous désigner ensuite au constable ?

— C'est possible, et si l'on voulait s'entendre...”

La motion du dernier interlocuteur se perdit dans le brouhaha général ; mais Martigny et son patron en savaient assez. Le vicomte prit le bras de Brissot et lui dit d'un ton bref :

“ Etes-vous convaincu ?... Maintenant partons vite.”

Et il l'entraîna vers la rue la plus voisine. Une grande clameur qui s'éleva derrière eux leur fit craindre qu'on ne voulût les poursuivre. Heureusement, comme ils tournaient l'angle de la rue, ils se trouvèrent face à face avec une escouade de soldats et de policemen qui accouraient sous la conduite d'un constable. Aussitôt les rumeurs changèrent de nature : ce furent des huées et des sifflets qui éclatèrent de toutes parts. Martigny et Brissot doublèrent le pas et bientôt ils furent loin de la foule, qui malgré la présence de la force publique, était toujours redoutable.

Après quelques instants de marche rapide, ils atteignirent le store ; le négociant en ouvrit la porte avec une clef qu'il portait sur lui, et s'empessa de la barricader de nouveau dès qu'ils furent entrés. Au bruit qu'ils firent, le mulâtre chargé de la garde des magasins se leva du matelas où il reposait, et s'approcha en se frottant les yeux.

“ Pedro, lui dit le vicomte précipitamment, vous savez sans doute où vous pourrez trouver les employés du store un jour comme celui-ci ? Tom doit être à boire, Martinez à jouer aux cartes, et Landolf, sans aucun doute, est installé chez ce vieil Allemand dont la fille est si jolie... Quant à don Fernandez, Dieu sait où l'on aurait chance de le rencontrer !... Quoi qu'il en soit, allez prévenir ces gentlemen qu'ils aient à revenir ici au plus vite... vous-même, ne vous attardez pas ; vous m'entendez ? ”

Le mulâtre prit son chapeau, une canne à épée, et quitta le magasin, où Brissot et le vicomte demeurèrent seuls.

Ces vastes galeries, qui recevaient un jour insuffisant par d'étroites lucarnes pratiquées au toit, avaient un caractère de tristesse maintenant qu'elles étaient désertes et silencieuses.

“ Martigny, demanda Brissot d'une voix émue, il est donc vrai que nous allons être attaqués ? ”

Le vicomte, au milieu de cette crise, n'avait pas un instant perdu sa présence d'esprit.

“ Ma foi, je n'en sais rien, répliqua-t-il en tous cas préparons-nous à nous défendre... J'ai envoyé Pedro chercher nos jeunes gens, mais, à vrai dire, nous devons beaucoup plus compter sur nous-mêmes que sur eux.

— Je les ai pour la plupart retirés de la misère, répliqua le négociant, et ils seraient bien ingrats s'ils m'abandonnaient dans ce danger... Avec eux, je l'espère, nous serons de force à repousser encore cette fois ces enragés de mineurs.

— Sans doute, sans doute, répliqua Martigny en renouvelant les capsules de son fusil ; néanmoins nous devons surtout nous défier d'une trahison.

— Une trahison ! Quelqu'un de nos employés aurait-il la pensée de nous trahir ?

— Une sage méfiance ne gâte rien... je veillerai.”

— Mais de quelle perfidie ces jeunes gens enfermés avec nous pourraient-ils se rendre coupables ? Ne partageront-ils pas notre sort, quel qu'il soit ? Auront-ils plus de chances que nous de s'échapper si nous sommes attaqués ? ”

Le vicomte sourit.

“ Si nous étions attaqués cette nuit, dit-il à demi-voix, et si toute résistance devenait impossible, par où pensez-vous, mon cher Brissot, que nous pourrions faire retraite ?

— Mais seulement par la porte, répliqua le négociant, à moins de nous ouvrir un passage avec des haches à travers la cloison.

— Il ne sera pas nécessaire d'employer ce moyen... venez par ici.”

Martigny conduisit Brissot à l'extrémité du store. Là, écartant quelques caisses et quelques ballots qui se trouvèrent fort légers, il ouvrit tout à coup une fausse porte d'une largeur suffisante pour le passage d'un homme. Cette porte tournait sans bruit sur des charnières en cuir, et elle était si habilement dissimulée qu'il fallait être prévenu pour en découvrir la trace.

Brissot demeura stupéfait.

“ Que dites-vous de ceci ? demanda Martigny. Avez-vous connaissance de cette issue ?

— C'est à n'y rien comprendre, répliqua le négociant ; j'ai fait construire sous mes yeux cette baraque de planches et je ne soupçonnais même pas l'existence de la porte secrète.

— Il n'a fallu sans doute ni beaucoup de temps ni beaucoup de peine pour pratiquer furtivement une semblable ouverture dans la cloison ; une scie et un peu de cuir ont suffi pour mener à bien cette besogne. Seulement, je me suis assuré que le travail avait été fait de l'intérieur, par conséquent l'ennemi doit être du même côté. D'ailleurs la porte, vous le voyez, ne peut s'ouvrir sans qu'on enlève les caisses qui la masquent pendant le jour.

— Vous avez raison ; mais alors, Martigny, cette ouverture a été pratiquée dans le but de me voler ?

— Cela serait possible ; peut-être aussi a-t-elle seulement pour but de permettre à quelqu'un de vos employés de sortir la nuit pendant notre sommeil.

— Si ce n'était que cela... Enfin mon cher vicomte, comment l'avez-vous découverte ?

— De la manière la plus simple. Je couche sous un comptoir peu éloigné de cette porte. Or, il y a une semaine environ, vers le milieu de la nuit, j'entendis un remuement qui se faisait dans les caisses à quelques pas de moi. J'ai le sommeil léger et je suis toujours sur le qui-vive. Je prêtai donc l'oreille et m'assurai que le bruit était bien réel. Par instants, on s'arrêtait pour écouter, puis on se remettait à mouvoir les ballots avec précaution. J'hésitais à crier et à donner l'alarme, quand tout à coup une bouffée d'air frais vint frapper mon visage et en même temps je vis une ouverture lumineuse dans la cloison ; puis une forme humaine se glissa dans cette ouverture et la porte se referma doucement.

“ Mais déjà j'étais debout et, quoique à demi vêtu, je m'élançai vers cette porte dont l'existence venait de